

Défier un empire, unir un peuple

Fayçal Ier, Lawrence d'Arabie et l'art de transformer la faiblesse en puissance



AOÛT 2026

PLANETARY LAB · RAPPORT DE RECHERCHE

THÉMATIQUE · RELATIONS INTERNATIONALES & ORDRE MONDIAL



Biosphere
Economics
Becoming planetary



UNE PRODUCTION DU
Planetary Lab

biosphere-economics.com/planetary-lab

Défier un empire, unir un peuple

Fayçal Ier, Lawrence d'Arabie et l'art de transformer la faiblesse en puissance

Version exécutive

Jean-Pierre Goux

Biosphere Economics | Août 2026

jpgoux@biosphere-economics.com

Thèse centrale. Lorsque Fayçal et Lawrence unissent leurs efforts à l'automne 1916, l'Empire ottoman dispose d'une supériorité écrasante en hommes, en armement et en organisation. Fayçal commande déjà une force, dispose d'une légitimité hachémitte et sait négocier avec des groupes dont les intérêts ne coïncident pas toujours. Lawrence connaît la région, appartient au renseignement britannique et peut relier l'armée de Fayçal aux moyens matériels des Alliés. Leur alliance donne aux forces arabes les moyens d'exploiter leur mobilité, leur connaissance du terrain et les vulnérabilités des communications ottomanes, tout en puisant dans les ressources militaires britanniques ce qu'elles ne peuvent produire seules. Elle joue un rôle important dans la campagne qui mène à la victoire de 1918. Après la guerre, elle ne suffit plus à Fayçal pour faire reconnaître et défendre l'ordre politique qu'il cherche à établir.

Deux questions traversent la Révolte arabe : comment une force faible peut-elle faire plier une puissance immensément supérieure ? Comment des groupes fragmentés peuvent-ils acquérir une capacité d'action politique commune ?

Cette synthèse reprend l'essentiel de l'étude *Défier un empire, unir un peuple* : les trajectoires de Lawrence et de Fayçal, ce que chacun apporte à leur alliance, la manière dont leur coopération modifie le rapport de forces, puis les limites de cette réussite après 1918. Les opérations militaires et les débats historiographiques sont développés dans l'étude complète.

À propos du Planetary Lab. Le Planetary Lab est le pôle de recherche de Biosphere Economics. Il étudie les concepts, les institutions et les technologies susceptibles d'aider l'humanité à entrer dans l'ère planétaire, en accordant une attention particulière aux interactions entre systèmes économiques, géopolitique, transformations technologiques et biosphère. Ses travaux prennent la forme de publications et de notes de recherche accessibles au public, ainsi que d'analyses privées et confidentielles réalisées pour ses clients. Le présent article fait partie de son programme de recherche consacré aux relations internationales et aux recompositions de l'ordre mondial.

www.biosphere-economics.com

Avant leur rencontre : ce que chacun apporte

La Révolte arabe commence en juin 1916. Lawrence n'arrive dans le Hedjaz qu'en octobre. Lorsque les deux hommes se rencontrent, Fayçal commande déjà l'armée du Nord et participe depuis des mois à l'insurrection engagée par son père, Hussein ibn Ali. Il dirige des combattants, négocie avec les chefs tribaux, suit les opérations autour de Médine et entretient ses propres relations avec les Britanniques. Lawrence rejoint donc un commandement déjà constitué ; il va en devenir l'un des principaux intermédiaires avec la Grande-Bretagne.[3, 4]



Fayçal et T. E. Lawrence pendant la Révolte arabe.

Fayçal : une autorité politique avant Lawrence

Fayçal ibn Hussein naît le 20 mai 1885 à Taïf, dans le Hedjaz ottoman, au sein de la famille hachémite qui exerce le chérifat de La Mecque. Son père, Hussein ibn Ali, défend les intérêts de sa maison tout en composant avec Istanbul. Fayçal connaît donc de l'intérieur le système impérial qu'il combattrait ensuite. Avant la guerre, il représente Djeddah au Parlement ottoman. En 1915, il se rend à Damas, où il rencontre des officiers et militants arabistes liés notamment à al-Fatat et al-'Ahd. Le protocole de Damas, élaboré cette année-là, alimente ensuite les revendications territoriales présentées par Hussein aux Britanniques.

Au début de la Révolte, Fayçal doit commander sans disposer des instruments d'un État. Ses effectifs varient, les chefs tribaux conservent leur autonomie et les motivations des combattants diffèrent. Il négocie les ralliements, répartit argent et armes, arbitre entre chefs et coordonne ses opérations avec les autres membres de la famille hachémite. Une lettre adressée à son frère Ali le 26 octobre 1916, quelques jours après sa rencontre avec Lawrence, le montre répartissant ses forces entre plusieurs positions et suivant en même temps Médine, le chemin de fer et les mouvements de ses alliés.[4]

Lawrence : de l'archéologie au renseignement

Thomas Edward Lawrence naît en 1888. Étudiant en histoire à Oxford, il parcourt une partie de la Syrie et de la Palestine pour étudier les fortifications des Croisades. À partir de 1911, il participe aux fouilles de Carchemish, sur l'Euphrate, sous la direction de l'archéologue D. G. Hogarth. Il apprend l'arabe et parcourt à pied de longues distances entre la Syrie et la Palestine ; ces années de terrain lui donnent une connaissance directe des routes, des reliefs, des points d'eau et des sociétés de la région. Pendant la guerre, il rejoint le renseignement britannique au Caire, où il est notamment chargé de cartographie et de renseignement militaire. En octobre 1916, il est envoyé dans le Hedjaz pour évaluer la situation de la Révolte.

Lawrence rejoint Fayçal comme officier de liaison. Il ne possède ni troupe ni autorité propre sur les tribus. Sa place dans l'appareil britannique lui donne en revanche accès au renseignement, à l'argent, aux armes, aux explosifs, aux spécialistes et aux communications avec Le Caire. À mesure que la campagne avance vers le nord, ces liens ouvrent aussi l'accès au soutien naval et aérien et à des moyens logistiques plus importants. Lawrence observe de près les contraintes de la Révolte et, dès les premiers mois, cherche à en tirer une méthode de guerre adaptée aux moyens disponibles.

Leur alliance repose sur cette complémentarité. Fayçal détient une légitimité et des réseaux humains que les Britanniques ne peuvent créer à sa place. Lawrence facilite l'accès à des moyens que l'armée de Fayçal ne peut produire seule. Chacun reste dépendant de l'autre dans son domaine propre.

Comment le faible cesse de combattre selon les règles du fort

L'attaque de Médine, en juin 1916, échoue. La garnison ottomane dispose de fortifications, de mitrailleuses, d'artillerie et du chemin de fer qui la relie au nord. En attaquant la ville de front, les forces de la Révolte concentrent leurs hommes face aux moyens que l'Empire emploie le mieux. L'idée de laisser Médine isolée et de déplacer l'effort vers ses communications se forme après cet échec.[1, 5]

Une lettre de Lawrence à C. E. Wilson, datée du 9 mars 1917, saisit ce raisonnement en cours de formation. Lawrence y examine les locomotives, les trains de ravitaillement et les installations d'eau de la ligne. Il ne cherche pas nécessairement à la détruire une fois pour toutes : maintenir Médine tout en rendant son ravitaillement difficile peut immobiliser davantage de forces ottomanes qu'une évacuation de la ville.[5]

À partir de la fin de 1916, puis surtout en 1917, le chemin de fer du Hedjaz devient une cible régulière. Il transporte hommes et ravitaillement entre Damas, les garnisons de la ligne et Médine. Les groupes arabes frappent des rails, des ponts, des trains ou des installations, puis se dispersent. Une destruction durable de la ligne n'est pas nécessaire. Chaque attaque impose des réparations, ralentit les circulations et oblige les Ottomans à consacrer des hommes à la protection d'une infrastructure longue de plusieurs centaines de kilomètres.[2, 12]

La préservation des combattants compte tout autant. Les forces arabes évitent autant que possible les engagements prolongés où l'artillerie, la discipline et les effectifs ottomans feraient la différence. Leur mobilité leur permet de choisir certains lieux et certains moments d'action, tandis que l'Empire doit tenir des villes, des postes et une voie ferrée. L'étendue du territoire pèse alors sur l'armée qui doit le garder.

La prise de Wejh au début de 1917, avec l'appui de la Royal Navy, rapproche la base de Fayçal de la voie ferrée. Celle d'Aqaba en juillet ouvre un port par lequel arrivent plus facilement armes, véhicules, ravitaillement et spécialistes. Des unités arabes régulières se développent parallèlement sous des officiers comme Jaafar al-Askari. En 1918, raids, sabotages, forces régulières arabes et moyens britanniques agissent sur le flanc de l'offensive conventionnelle d'Edmund Allenby en Palestine et en Syrie.

L'Empire conserve une supériorité matérielle considérable. Il doit toutefois en employer une part croissante à garder des points fixes et des communications. Les forces arabes, elles, concentrent leurs moyens sur des cibles qu'elles peuvent atteindre puis quitter. Leur faiblesse initiale ne disparaît pas ; ses conséquences changent.

Comment Fayçal tient ensemble une coalition

Les cartes militaires rendent mal compte d'une difficulté majeure de la Révolte. En 1916, il n'existe ni État arabe unifié ni armée nationale obéissant à un commandement central. Les appartenances tribales, dynastiques, locales, religieuses, impériales et arabistes se chevauchent. Une partie des élites syriennes reste attachée à l'Empire ottoman jusqu'à une phase avancée de la guerre. Fayçal doit donc rallier des groupes différents, puis préserver leur engagement au fil de la campagne.

Fayçal s'appuie sur le prestige hachémite et sur les réseaux de sa famille, mais cela ne suffit pas à obtenir durablement des combattants. Il négocie avec les chefs tribaux, distribue de l'argent et des armes, reconnaît des positions et des responsabilités et accepte une large autonomie locale. Il ne dispose pas d'une administration capable d'ordonner une mobilisation générale ou de sanctionner les refus. Son commandement repose en grande partie sur la négociation.

À mesure que la campagne avance vers le nord, d'autres forces rejoignent l'entreprise. Auda Abu Tayi, grand chef des Howeitat, apporte ses hommes et son prestige tribal à l'expédition d'Aqaba sans devenir

pour autant un subordonné au sens d'une armée régulière. Des officiers arabes issus de l'armée ottomane, parmi lesquels Jaafar al-Askari et Nuri al-Said, encadrent des unités régulières et apportent une autre culture militaire. Des nationalistes et des réseaux syriens relient la Révolte à des milieux urbains. Les succès obtenus sur le terrain renforcent la position de Fayçal, attirent de nouveaux soutiens et augmentent les ressources qu'il peut redistribuer. À Damas, en octobre 1918, cette coalition tente pour la première fois de devenir un gouvernement.[8]

Fayçal ne fonde pas ces groupes dans une organisation unique. Les tribus conservent leurs chefs, les réguliers leur hiérarchie et les nationalistes leurs objectifs propres. Pendant la guerre, il parvient cependant à maintenir assez de coordination pour que ces forces poursuivent une même campagne. La disparition de l'ennemi ottoman fera ressortir les désaccords que la guerre avait contenus.

Lawrence cherche à empêcher l'Empire d'employer sa puissance là où elle serait décisive. Fayçal cherche à réunir assez de forces et de soutiens pour poursuivre une action commune. À partir de 1917, les moyens britanniques auxquels Lawrence facilite l'accès augmentent les capacités de la coalition ; les succès militaires renforcent en retour l'autorité de Fayçal et facilitent de nouveaux ralliements.

Défier un empire, unir un peuple : les deux mécanismes

Défier un empire	Unir un peuple
Ne pas attaquer Médine. Après l'échec de juin 1916, maintenir la garnison ottomane sur place et rendre son ravitaillement difficile immobilise davantage d'hommes que sa capture.	Ne pas créer une armée unique. Fayçal conserve les chefs, les structures et l'autonomie des groupes qui le rejoignent. Il cherche leur concours, pas leur absorption.
Attaquer le chemin de fer plutôt que les soldats. Rails, ponts, locomotives, trains et installations d'eau deviennent des cibles. Chaque coup impose protection, réparation et escorte.	Obtenir l'adhésion des chefs. Fayçal négocie hommes, armes, argent, responsabilités et objectifs avec les chefs tribaux. Auda Abu Tayi apporte ainsi ses hommes et son prestige sans devenir un subordonné régulier.
Obliger les Ottomans à se disperser. Des raids menés sur des centaines de kilomètres contraignent l'Empire à défendre des points fixes contre un adversaire mobile.	Ajouter des forces différentes sans dissoudre les précédentes. Aux contingents tribaux s'ajoutent les réguliers de Jaafar al-Askari, des officiers comme Nuri al-Said et des réseaux nationalistes syriens.
Prendre Aqaba par la terre. La force arabe contourne les défenses tournées vers la mer et s'empare du port en juillet 1917. Aqaba devient ensuite une base de ravitaillement et de liaison avec les Britanniques.	Donner à tous un objectif qui dépasse leur intérêt local. L'avancée vers la Syrie et Damas relie les combats locaux à la perspective d'un pouvoir arabe après la guerre.
Ajouter aux forces arabes ce qu'elles ne possèdent pas. Or, explosifs, armes, renseignement, spécialistes, véhicules et aviation viennent des Britanniques ; mobilité, combattants et connaissance du terrain viennent des forces arabes.	Faire exister la coalition par l'action. Les mêmes groupes avancent, combattent et prennent des villes ensemble sans devenir pour autant un ensemble homogène.
En 1918, frapper pendant qu'Allenby attaque. Les raids arabes perturbent les communications et les retraites ottomanes tandis que l'armée britannique enfonce le front en Palestine.	À Damas, passer de la coalition au gouvernement. La prise de la ville ouvre la tentative de transformer l'alliance formée pendant la guerre en pouvoir politique.

Ce qu'ils construisent ensemble

La prise d'Aqaba, en juillet 1917, change l'échelle des moyens accessibles à l'armée de Fayçal. Une force venue du désert s'empare de la ville avec une participation décisive de combattants tribaux. Sa possession ouvre ensuite un port sur la mer Rouge. L'armée de Fayçal peut désormais recevoir plus facilement armes, or, véhicules, ravitaillement, spécialistes et, à mesure que la campagne se développe, un appui aérien croissant. Une victoire obtenue avec des moyens relativement légers donne ainsi accès à des capacités industrielles et logistiques d'une tout autre échelle.

En 1918, groupes irréguliers, unités régulières arabes et moyens britanniques interviennent dans la même campagne. Les groupes irréguliers attaquent les communications et exploitent leur mobilité. Les unités arabes régulières apportent une capacité de combat plus classique. Les Britanniques fournissent renseignement, financement, explosifs, spécialistes, aviation, véhicules, artillerie et soutien naval. Sur le front principal, l'armée d'Edmund Allenby exerce une pression que les forces arabes ne pourraient soutenir seules. Fayçal reste le centre politique de l'armée du Nord ; Lawrence relie ce commandement, les groupes engagés dans les raids et l'appareil militaire britannique. Autour de Deraa, leurs opérations

participent directement à l'offensive qui désarticule le dispositif ottoman.

La mobilité des forces arabes leur permet de menacer un réseau que les Ottomans doivent protéger sur des centaines de kilomètres. Leur connaissance du terrain accroît l'efficacité des raids et des sabotages. L'autorité de Fayçal permet à des forces qui conservent leurs chefs et leurs organisations de participer à une même campagne. La prise d'Aqaba ouvre un accès beaucoup plus direct aux armes, aux véhicules, au ravitaillement et aux spécialistes britanniques. En 1918, l'offensive d'Allenby donne aux opérations arabes sur le flanc une portée qu'elles n'auraient pas eue seules. Aucune de ces ressources n'est décisive isolément. Leur combinaison permet à la Révolte de produire des effets militaires sans commune mesure avec ses moyens initiaux.

Une grande partie des moyens extérieurs reste sous contrôle britannique. Londres poursuit ses propres buts de guerre et peut décider de l'emploi de ressources dont l'armée de Fayçal dépend. Ses engagements avec la France sont incompatibles avec une partie des ambitions hachémites et arabistes. Tant que l'Empire ottoman reste l'ennemi commun, cette divergence peut être contenue. Après 1918, elle devient décisive.[6, 7]

De la victoire militaire à la souveraineté

Lorsque les forces arabes entrent à Damas en octobre 1918, Fayçal tente d'y établir un gouvernement arabe. Il doit désormais administrer un territoire, financer le nouvel État, obtenir une reconnaissance extérieure et défendre des frontières. Fayçal se rend à Paris en 1919 et négocie lui-même avec les dirigeants des puissances victorieuses. Il défend l'indépendance arabe, discute avec les Français, conclut avec Chaim Weizmann un accord dont il conditionne l'application au respect des promesses faites aux Arabes et cherche à utiliser les résultats de la commission américaine King-Crane. À Paris, son expérience de la négociation se heurte à un rapport de forces qu'il ne contrôle pas. La Grande-Bretagne se rapproche de la France sur le règlement syrien et retire ses troupes. Le gouvernement de Damas reste sans reconnaissance internationale suffisante et sans protecteur extérieur prêt à le défendre.[9–11]

En mars 1920, le Congrès syrien proclame Fayçal roi d'une Syrie indépendante. Un mois plus tard, à San Remo, les Alliés attribuent à la France le mandat sur la Syrie et le Liban. En juillet, les troupes françaises avancent sur Damas. L'armée syrienne est battue à Maysalun et le royaume disparaît.

À Maysalun, en juillet 1920, Fayçal affronte une armée française dans des conditions très différentes de celles de la Révolte. Pendant la Révolte, Fayçal pouvait conserver une coalition souple et Lawrence pouvait aider à choisir des opérations qui évitaient les principales forces ottomanes. Un gouvernement ne peut abandonner sa capitale ni se disperser devant une armée qui conteste sa souveraineté. Les réseaux qui facilitaient les ralliements ne remplacent pas des finances publiques, une administration stable ou une armée conventionnelle. L'appui britannique, déterminant pendant la guerre, dépendait d'une décision de Londres et pouvait être retiré.

Ce qui reste de Lawrence et de Fayçal

Les écrits de Lawrence ont largement diffusé son expérience de la Révolte. Les *Twenty-Seven Articles*, rédigés en 1917 pour des officiers britanniques affectés auprès des forces arabes, portent sur la connaissance du milieu, le comportement du conseiller et l'exercice indirect de l'autorité. *The Evolution of a Revolt*, publié en 1920, expose plus directement sa conception de la guerre irrégulière. *Seven Pillars of Wisdom* donne ensuite à la campagne une audience beaucoup plus large.

Basil H. Liddell Hart, officier et théoricien militaire britannique, correspond avec Lawrence à partir de 1921 et utilise la campagne arabe dans ses travaux sur la stratégie indirecte. Avant la Seconde Guerre mondiale, *Seven Pillars* figure aussi parmi les lectures du MI(R), une structure du War Office qui étudie la guerre irrégulière. Colin Gubbins y est affecté avant de devenir l'un des principaux dirigeants du Special Operations Executive, le SOE.[13, 14]

Cette influence est perceptible jusque dans la préparation de certains officiers alliés envoyés en France pendant la Seconde Guerre mondiale. À partir de 1944, les équipes Jedburgh, composées en général de trois hommes, sont parachutées auprès des maquis pour assurer la liaison, transmettre par radio, aider à l'armement et à l'entraînement et coordonner certaines actions avec le commandement allié. William Colby, futur directeur de la CIA et Jedburgh en France, expliquera avoir lu *Seven Pillars* pendant sa préparation afin de comprendre comment un officier extérieur pouvait agir aux côtés de combattants

locaux sans prendre leur place. Ce témoignage documente une transmission précise ; il ne suffit pas à faire de la Résistance française dans son ensemble une héritière de Lawrence.[15, 16]

Lawrence reste lu par des auteurs et des officiers engagés dans les débats contemporains sur la guerre irrégulière. David Kilcullen reprend en 2006 le titre des *Twenty-Seven Articles* pour ses *Twenty-Eight Articles* sur la contre-insurrection. La même année, le général David Petraeus cite Lawrence dans un article consacré à l'Irak et cosigne le manuel *FM 3-24 Counterinsurgency*, publié ensuite en édition commerciale sous le titre *The U.S. Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*. Lawrence demeure donc lu dans les milieux de la guerre irrégulière et de la contre-insurrection, parmi d'autres auteurs et d'autres expériences qui ont façonné ces doctrines.[17–19]

Fayçal laisse une postérité d'une autre nature. Après l'échec syrien, il devient roi d'Irak en 1921. Il retrouve alors une difficulté déjà rencontrée dans le Hedjaz et en Syrie : construire une autorité commune dans un territoire où coexistent des groupes, des régions et des intérêts différents, sous forte influence britannique. Cette fois, il dispose des instruments d'un État : une administration, une armée et un système scolaire.

Le parcours de Sati' al-Husri relie directement Damas à Bagdad. Ancien haut fonctionnaire ottoman et l'un des principaux théoriciens du nationalisme arabe, il avait servi dans le gouvernement de Fayçal à Damas. Il poursuit sa carrière en Irak, où il joue un rôle majeur dans l'éducation et fait de l'école, de la langue et de l'histoire des instruments de formation d'une identité arabe commune. D'autres hommes passés par la Révolte et la Syrie participent également au nouvel État. Des hommes venus de l'expérience syrienne, et les institutions qu'ils contribuent à bâtir, prolongent ainsi une partie de l'action engagée autour de Fayçal à Damas.[20]

La mémoire publique a réservé aux deux hommes des places très inégales. Lawrence raconte la campagne, en tire des textes stratégiques et devient dès 1919 le personnage central des spectacles de Lowell Thomas, puis du film de David Lean. Fayçal laisse beaucoup moins d'écrits destinés à fixer sa propre version des événements. Son action se retrouve surtout dans les coalitions qu'il a conduites et dans les gouvernements qu'il a tenté de construire.

Conclusion. Transformer la faiblesse en puissance

Fayçal parvient à faire agir ensemble, pendant la guerre, des forces qui gardent leurs chefs, leurs organisations et une partie de leurs objectifs propres. Lawrence aide cette coalition à exploiter les vulnérabilités du dispositif ottoman et à accéder aux moyens britanniques. Leur alliance ne supprime ni la faiblesse matérielle de la Révolte ni ses divisions ; elle donne à ces forces une efficacité militaire qu'elles n'auraient pas eue séparément.

Cette alliance produit ses principaux effets dans les conditions particulières de la guerre contre l'Empire ottoman. Après 1918, Fayçal doit obtenir une reconnaissance internationale, financer un gouvernement et défendre un territoire face à une puissance conventionnelle européenne. La mobilité, les réseaux tribaux, les raids et l'appui britannique qui avaient compté dans la campagne ne produisent plus les mêmes effets.

Entre Médine et Damas, Lawrence et Fayçal avaient appris à rendre la domination ottomane coûteuse, dispersée et vulnérable. À Maysalun, les moyens qui avaient contribué à la victoire contre les Ottomans ne suffisaient plus. Ils savaient désormais faire reculer un empire sur le terrain. Il leur manquait la puissance nécessaire pour imposer aux vainqueurs l'ordre politique qu'ils voulaient faire naître de la guerre.

Remerciements

Des grands modèles de langage (LLMs) ont été utilisés comme assistants de recherche, de raisonnement, de rédaction et de revue critique. L'auteur a conçu l'argument, sélectionné et évalué les éléments de preuve, déterminé la structure, les principes directeurs et les conclusions, et assume la responsabilité du contenu de l'article.

L'auteur remercie également les communautés de l'open source et de la recherche ouverte, dont les articles, les codes, les rapports techniques et les expérimentations rendues publiques ont contribué à rendre cette synthèse possible.

Références sélectionnées

- [1] T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*.
- [2] T. E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », *Army Quarterly*, vol. 1, 1920, pp. 55–69.
- [3] T. E. Lawrence, extraits du journal du voyage vers Fayçal, *Arab Bulletin*, octobre 1916.
- [4] Fayçal ibn Hussein, lettre à Sherif Ali, Al-Hamra, 26 octobre 1916, publiée dans *Arab Bulletin*, no 8, 8 novembre 1916.
- [5] T. E. Lawrence à C. E. Wilson, 9 mars 1917, T. E. Lawrence Studies.
- [6] Correspondance Hussein–McMahon, 1915–1916.
- [7] Accord Sykes–Picot, mai 1916.
- [8] Jaafar al-Askari, mémoires et témoignages sur l’armée arabe et la Révolte.
- [9] Faisal–Weizmann Agreement, 3 janvier 1919.
- [10] King–Crane Commission Report, 1919.
- [11] *Foreign Relations of the United States, Paris Peace Conference, 1919–1920*.
- [12] Eugene Rogan, *The Fall of the Ottomans*, Basic Books, 2015.
- [13] Azar Gat, « The Hidden Sources of Liddell Hart’s Strategic Ideas », *War in History*, 1996.
- [14] Philip Boobbyer, *The Life and World of Francis Rodd, Lord Rennell*, Anthem Press, 2021.
- [15] The National WWII Museum, dossier sur les équipes Jedburgh.
- [16] William E. Colby, témoignages rétrospectifs sur sa formation Jedburgh et sa lecture de T. E. Lawrence.
- [17] David Kilcullen, « Twenty-Eight Articles », *Military Review*, 2006.
- [18] David H. Petraeus, « Learning Counterinsurgency », *Military Review*, 2006.
- [19] U.S. Department of the Army et U.S. Marine Corps, *FM 3-24 Counterinsurgency*, 2006; *The U.S. Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*, 2007.
- [20] William L. Cleveland, *The Making of an Arab Nationalist*, Princeton University Press, 1971.